Henri Bergson
Le philosophe de la *Durée*

I Préambule

Je m'inspire ici du petit livre de Jean-Louis Vieillard-Baron, intitulé *Bergson et le bergsonisme*, dans la collection synthèse aux éditions Armand Colin. Je conseille la lecture de cette brève introduction à la pensée de Bergson pour tous ceux qui voudraient avoir une vision d'ensemble de sa pensée pour le bac ou leur future classe préparatoire. Je me sers de la première partie de ce petit livre, qui porte sur sa biographie. Par la suite, j'utilise surtout les premières pages de *l'Évolution Créatrice*, qui est un livre majeur de Bergson.

II La vie de Bergson

Bergson est né à Paris en octobre 1859. Il est élève au lycée Fontanes où il excelle en grec et latin. C'est en mathématiques qu'il obtient le premier prix du Concours Général. Il prépare ensuite l'École Normale Supérieure, section Lettres, où il est reçu second, après Jean Jaurès, qu'il apprécia par la suite.

Agrégé de philosophie, il est nommé à Angers, puis en 1883 au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand. Fin 1889, il soutient sa thèse principale de doctorat qui sera publiée peu après : *L'Essai sur les données immédiates de la conscience*. Il enseigne ensuite à Paris au collège Rollin puis au lycée Henri-IV, en classe terminale, puis en khâgne.

En 1896, son ouvrage *Matière et Mémoire* connaît un grand succès. En 1900, il est élu à la chaire de philosophie ancienne du Collège de France [1]. À

1. Institution singulière en France, sans équivalent à l'étranger, le Collège de France occupe une situation à part dans la recherche fondamentale et l'enseignement supérieur français. Il n'entre en concurrence avec nul autre établissement. Le Collège de France n'est en effet ni une université, ni une grande école. Il ne transmet pas à des étudiants un savoir acquis à partir de programmes définis. Il ne prépare à aucun diplôme. Il a été fondé en 1530 par François I^{er}. Il ne cesse de vérifier ce mot d'un de ses professeurs, Maurice Merleau-Ponty : « ce que le Collège de France, depuis sa fondation, est chargé de donner à ses

40 ans, il commence ainsi ses cours du Collège de France et est élu peu après membre de de l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

La notoriété de BERGSON va dès lors être exceptionnelle et le mener jusqu'au prix Nobel. Mais BERGSON ne jouera jamais aucun rôle dans l'université. C'est un penseur solitaire, quoique très connu. Son caractère est discret et peu enclin aux manifestations affectives. Il était connu de ses amis comme très sensible bien que très réservé. Loin d'être un orateur de théâtre, il souffrit de sa trop grande notoriété. Avec *Matière et Mémoire*, il avait atteint la gloire nationale, mais avec *L'Évolution Créatrice* (1907), il devint mondialement célèbre.

En 1911, il va faire des conférences à Oxford, à Birmingham, et des cours à Londres. Il aimait se rendre en Grande-Bretagne où s'était installé le reste de sa famille. La guerre de 1914-1918 fut douloureusement vécue par BERGSON. Il fit deux missions diplomatiques aux État-Unis afin de convaincre le président WILSON, lui-même diplômé en philosophie, de faire entrer son pays dans la guerre, et il réussit dans son entreprise. En janvier 1918, il est reçu à l'Académie Française, où il avait été élu en février 1914. Après la guerre, il est convaincu que le philosophe ne doit pas se cantonner dans ses études, mais doit œuvrer pour la Paix et le Bien.

Il préside alors activement la commission internationale de coopération intellectuelle qui émanait de la Société des Nations et fut l'ancêtre de l'Unesco. Il prend sa retraite du Collège de France en 1921. Il ne cesse pas pour autant son activité philosophique. Il publie, en 1922, *Durée et simultanéité*, où il discute les thèses d'EINSTEIN sur la relativité et les temps multiples. Il rédige aussi dans cette même période l'introduction de *La Pensée et le Mouvant* qui ne paraîtra qu'en 1934.

Malheureusement à partir de 1924, il souffrira d'une grave maladie articulaire qui l'empêchera de travailler comme il le souhaitait. Lorsque le prix Nobel lui est décerné en 1928, il ne peut se rendre à Stockholm. C'est aussi avec beaucoup de difficulté qu'il rédigera son dernier grand livre, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, publié en 1932. De vives polémiques suivirent cette publication, il fut critiqué à la fois par Julien BENDA, defenseurs de l'esprit des Lumières et par les Néo-Thomistes. BERGSON, qui avait toujours été très sensible, souffrit des déformations de sa pensée qui eurent lieu lors de ces polémiques. Elles étaient peut-être la rançon de sa gloire exceptionnelle.

BERGSON croyait en la raison philosophique ; il ressentit d'autant plus douloureusement la montée du fascisme dans les années 1930. Son diagnostic sur le destin de l'humanité est alors des plus pessimistes. Lorsqu'il mourut

auditeurs, ce ne sont pas des vérités acquises, c'est l'idée d'une recherche libre ».

en 1941, pour avoir pris froid en faisant de la gymnastique dans le couloir non chauffé de son appartement parisien, il se sentait très proche du christianisme, mais il ne s'était pas converti [2] en raison des persécutions antisémites dues aux nazis. En fait sa foi profonde et personnelle restait la confiance totale dans la valeur de l'effort intellectuel.

III BERGSON défenseur de la liberté contre le déterminisme

L'acte libre est celui qui exprime le mieux notre personnalité profonde. Être libre, c'est choisir parmi toutes les possibilités d'action qui s'offrent à nous, celles qui nous correspondent véritablement. Donc, plus l'acte est libre, plus il nous exprime. La liberté conçue ainsi est tout sauf une *facilité*. Ce n'est que par l'*effort intellectuel* que je réussis en moi à distinguer ce qui relève du *moi profond* et ce qui relève *des mois superficiels*.

Ainsi, de même que le moi admet des niveaux de profondeurs, la liberté admet des *degrés*. Nous ne sommes ni totalement libres, ni totalement déterminés, mais nous sommes plus ou moins libres au cours de notre vie. Souvent, on a tendance à croire que décider en fonction de ce que nous sommes est ce qui devrait être de plus facile à faire, c'est une grave erreur de conception. Sans effort intellectuel de notre part, nous sommes emportés par la pente naturelle de notre intelligence, pente qui nous conduit vers nos mois superficiels plutôt que vers notre moi profond.

C'est pour cette raison que *les douleurs de l'indécision* sont les signes d'une sorte d'enfantement de notre conscience. Plutôt que de les rejeter en se rassurant avec du pré-pensé, en copiant ou en imitant un de nos proches ou un de nos modèles, il faut *accueillir* cette indécision, et faire l'*effort intellectuel d'attention* pour suivre notre flux de conscience. Peu à peu, dans la complexité de monde extérieur, ce flux de conscience trouvera son chemin comme la vie elle-même a réussi à trouver son chemin dans la chaîne des déterminismes de la matière.

Le déterminisme nie l'existence de la liberté et ne voit en elle que naïveté ou illusion. BERGSON en montrant que le réel est essentiellement temporel même s'il se manifeste à nos corps par la matérialité, met en évidence que les imprévisibles nouveautés échappent aux prévisions des déterministes même si elles s'incèrent bien dans les lois de l'univers matériel. C'est par les notions de **durée** et de **nouveauté** que BERGSON met en évidence la réalité

2. C'est du moins la thèse officielle. Certaines personnes comme Raïssa MARITAIN soutient au contraire qu'il s'était converti peu de temps avant sa mort. Le sujet est polémique du point de vue de l'Éducation Nationale, donc prudence sur ce thème.

effective de la liberté.

Le déterminisme ne peut expliquer une nouveauté qu'après coup, il ne peut jamais prévoir son apparition. L'erreur du déterministe, c'est de croire qu'il ne réussit pas à prévoir parce qu'il ne connaît pas encore suffisamment les lois de l'univers. Il reste persuadé que la connaissance totale des lois de l'univers est possible. Pour BERGSON cela est par nature impossible, non pas parce que la raison humaine serait impuissante à comprendre les lois de l'Univers, mais parce que l'Univers étant de nature temporel, est lui-même en constante *évolution*. Il n'est pas possible de prévoir les évolutions de la vie à venir pour la simple raison que ce seront de réelles nouveautés. Elles n'ont pas été planifiées à l'avance ! L'univers n'est pas simplement la répétition de l'ancien, ni l'application pure et simple des lois physico-chimiques : il y a apparition de réelles nouveautés. L'histoire de l'évolution des êtres vivants sur notre terre devrait nous aider à en prendre conscience. Malheureusement, un bon nombre de scientifiques ont *encapsulé* cette notion de nouveauté à l'intérieur du mot *hasard* et comme l'informatique dernièrement *simule* le hasard, un certain nombre d'entre eux finissent par croire que le hasard serait *calculable*.

BERGSON va analyser précisément le concept de nouveauté. Trop souvent, à cause de notre intelligence qui déforme parfois notre perception du réel, nous pensons que la nouveauté n'est que la réalisation d'une possibilité qui pré-existait déjà. Ce que BERGSON soutient c'est que la nouveauté, c'est justement la création pure de quelque chose qui n'existait pas ni dans le réel, ni dans le possible ou l'imaginaire. Une nouveauté, c'est justement ce qui échappe à toute prévision. Croire que nous pourrions connaître le réel par des lois, c'est se méprendre sur la nature du réel qui est justement fait d'imprévisibles nouveautés. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas des lois de la nature, mais ces lois sont surtout valables pour la matière et l'espace. Le temporel et le spirituel entre très mal dans le cadre de ces lois : cela vient de la nature même du temps.

La liberté n'existe en nous réellement que lorsque nous sommes capables d'agir en accord avec ce flux continu d'imprévisibles nouveautés qui représente notre moi profond, notre véritable conscience. En ce sens, nous apprenons à devenir libre en apprenant à devenir chaque jour un peu plus nous-même, et cela n'est possible que si nous sommes attentifs à notre être profond.

IV BERGSON, le philosophe de la durée

Pour comprendre la philosophie de BERGSON, il faut partir de l'intuition de la *durée*. C'est ce que nous comprenons quand nous lisons les premières pages de l'*Évolution Créatrice*, pp. 1 à 7. Pour ceux qui ne pourraient pas accéder à cette œuvre, je mets ici deux pages essentielles pour la compréhension de cette notion :

> « L'apparente discontinuité de la vie psychologique tient donc à ce que notre attention se fixe sur elle par une série d'actes discontinus : où il n'y a qu'une pente douce, nous croyons apercevoir, en suivant la ligne brisée de nos actes d'attention, les marches d'un escalier. Il est vrai que notre vie psychologique est pleine d'imprévu. Mille incidents surgissent, qui semblent trancher sur ce qui les précède, ne point se rattacher à ce qui les suit. Mais la discontinuité de leurs apparitions se détache sur la continuité d'un fond où ils se dessinent et auquel ils doivent les intervalles mêms qui les séparent : ce sont les coups de timbale qui éclatent de loin en loin dans la symphonie. Notre attention se fixe sur eux parce qu'ils l'intéressent davantage, mais chacun d'eux est porté par la masse fluide de notre existence psychologique tout entière. Chacun d'eux n'est que le point le mieux éclairé d'une zone mouvante qui comprend tout ce que nous sentons, pensons, voulons, tout ce que nous sommes enfin à un moment donné. C'est cette zone entière qui constitue, en réalité, notre état. Or, des états ainsi définis on peut dire qu'ils ne sont pas des éléments distincts. Ils se continuent les uns les autres en un écoulement sans fin.
>
> Mais, comme notre attention les a distingués et séparés artificiellement, elle est bien obligée de les réunir ensuite par un lien artificiel. Elle imagine ainsi un *moi* amorphe, indifférent, immuable, sur lequel défileraient ou s'enfileraient les états psychologiques qu'elle a érigés en entités indépendantes. Où il y a une fluidité de nuances fuyantes qui empiètent les unes sur les autres, elle aperçoit des couleurs tranchées, et pour ainsi dire solides, qui se juxtaposent comme les perles variées d'un collier : force lui est de supposer alors un fil, non moins solide, qui rentiendrait les perles ensemble. Mais si ce substrat incolore est sans cesse coloré par ce qui le recouvre, il est pour nous, dans son indétermination, comme s'il n'existait pas. Or, nous ne percevons précisément que du coloré, c'est-à-dire des états psychologiques. A vrai dire ce « substrat » n'est pas une réalité ; c'est, pour notre

> conscience, un simple signe destiné à lui rappeler sans cesse le caractère artificiel de l'opération par laquelle l'attention juxtapose un état à un état, là où il y a une continuité qui se déroule. Si notre existence se composait d'états séparés dont un « moi » impassible eût à faire la synthèse, il n'y aurait pas pour nous de durée[3]. Car un moi qui ne change pas ne dure pas, et un état psychologique qui reste identique à lui-même, tant qu'il n'est pas remplacé par l'état suivant ne dure pas davantage. On aura beau, dès lors, aligner ces états les uns à côtés des autres sur le « moi » qui soutient, jamais ces solides enfilés sur du solide ne feront de la durée qui coule. La vérité est qu'on obtient ainsi une imitation artificielle de la vie intérieure, un équivalent statique qui se prêtera mieux aux exigences de la logique et du langage, précisément parce qu'on en aura éliminé le temps réel. Mais quant à la vie psychologique, telle qu'elle se déroule sous les symboles qui la recouvrent, on s'aperçoit sans peine que le temps en est l'étoffe même. »

Henri BERGSON, *L'évolution créatrice*, Édition PUF Quadrige, pp. 3-4.

Pour bien comprendre ce passage assez long, il est utile de faire la distinction entre :

1. Ce qui se passe réellement en nous ;
2. La manière dont nous observons ce qui se passe en nous, la manière dont nous portons notre *attention* sur ce qui se passe en nous.

Or nous sommes souvent de mauvais observateurs car :

— Nous n'observons pas pour observer,

— Nous observons pour agir !

Cette observation pour l'action s'inscrit dans les mots du langage et nous en arrivons à croire que les mots représentent la réalité. Or l'observation pour l'action est nécessairement déterministe et analytique ! Ce que l'action veut toujours c'est *avoir une prise* sur le réel et pour cela elle doit le *comprendre*[4] pour *prévoir* ce qu'elle aura à *faire*. Mais en agissant de la sorte sur le flux de conscience, elle manque la nature profonde de ce flux, nature qui échappe à toute prise puisqu'il est fait d'imprévisibles nouveautés

3. Voilà la formulation la plus définitive d'une thèse cruciale de BERGSON : la durée n'est pas le produit d'une synthèse opérée par un moi qui lui serait transcendant, elle *est* cette synthèse, synthèse immanente, entre des moments qu'elles constituent pourtant comme tels. Et comme l'acte de synthèse ne peut être le fait que d'une conscience, alors il faut identifier conscience et durée. La conscience *est* durée, elle n'est pas *dans* la durée.

4. BERGSON nous fait remarquer le lien entre *comprendre* et *prendre*.

ou pour le dire autrement de *surprises*. Or par définition, il n'y a *surprise* que si je ne puis pas prévoir ce que je vais rencontrer !

Je ne puis donc jamais comprendre ce que je suis, non pas parce que je serais extérieur à moi-même et donc que je ne pourrais pas accéder à ce que je suis réellement, mais parce que je suis *durée*, c'est-à-dire une source continue d'imprévisibles nouveautés. Je suis pour moi-même un mystère bien que je puisse cependant me reconnaître ! Mais se reconnaître, ce n'est pas exactement se comprendre, se reconnaître est plutôt à penser à la manière dont un musicien reconnaît une mélodie. Ce flux de conscience est telle une mélodie intérieure, mélodie que je reconnais malgré les imprévisibles nouveautés, les imprévisibles variations de hauteur, de rythme et de durée.

Le temps est *l'étoffe*[5] même de notre vie psychologique : la conscience est *durée*. Cette durée peut se définir comme le progrès continu du passé qui ronge l'avenir et qui se gonfle en avançant :

> « Ainsi notre personnalité pousse, grandit, mûrit sans cesse. Chacun de ses moments est du nouveau qui s'ajoute à ce qui était auparavant. Allons plus loin : ce n'est pas seulement du nouveau, mais de l'imprévisible[6]. »

Ces imprévisibles nouveautés qui surgissent indéfiniment et qui viennent grossir notre mémoire font que nous ne pouvons jamais vivre deux moments identiques. Pensons à toutes ces fois où nous visitons un lieu que nous avions déjà visité dans le passé, ce lieu n'est plus le même pour nous. Cela ne veut pas dire seulement que ce lieu a changé, c'est en effet nous qui avons le plus changé, nous n'avons pas seulement grandit physiquement, par exemple, tant il est vrai que la perception d'un corps enfant ne sera pas la même que celle d'un corps adulte, mais c'est surtout parce que notre conscience c'est enrichie de tous les moments, les émotions, le sentiments, les pensées, les connaissances, qu'elles a rencontré dans son existence depuis cette première fois où elle a découvert ce lieu. En ce sens, notre conscience ne perçoit plus la même chose et ne percevra plus jamais la même chose dans le futur. Il en va de même quand nous rencontrons à nouveau nos amis, nos proches. Nous ne rencontrons jamais les autres deux fois de la même manière : entre temps nous avons évolué, et eux aussi.

> « C'est pourquoi notre durée est irréversible. Nous ne saurions en revivre une parcelle, car il faudrait commencer par effacer le souvenir de tout ce qui a suivi[7]. »

> « Et de même que le talent du peintre se forme ou se dé-

5. Évolution Créatrice, p. 4.
6. Évolution Créatrice, p. 6.
7. Évolution Créatrice, ibidem.

> forme, en tout cas se modifie, sous l'influence même des œuvres qu'il produit, ainsi chacun de nos états, en même temps qu'il sort de nous, modifie notre personne, étant la forme nouvelle que nous venons de nous donner. On a donc raison de dire que ce que nous faisons dépend de ce que nous sommes ; mais il faut ajouter que nous sommes, dans une certaine mesure, ce que nous faisons, et que nous nous créons continuellement nous-mêmes. Cette création de soi par soi est d'autant plus complète, d'ailleurs, qu'on raisonne mieux sur ce qu'on fait [8]. »

Cette notion de *création de soi par soi* a sans doute contribué à inquiéter les catholiques qui à l'époque découvraient la pensée de BERGSON. Cette place qu'il accorde à la création de soi par soi, semble en effet se rapprocher de la puissance créatrice de Dieu lui-même. Certains catholiques, dont le philosophe français Jacques MARITAIN, ont donc été choqué par sa pensée. Ils la trouvait sans doute trop orgueilleuse. Il faut cependant noter que Jacques MARITAIN et Henri BERGSON resteront amis malgré les incompréhensions passées. Il me semble possible cependant d'interpréter la pensée de BERGSON ici d'une manière compatible avec l'esprit du catholicisme dans le sens où il reconnaît lui-même que :

> « C'est avec notre passé tout entier, y compris *notre courbure d'âme originelle*, que nous désirons, voulons, agissons [9]. »

Cette notion de « courbure d'âme originelle » admet très bien l'absence de causalité propre dans l'origine de notre existence et est donc compatible avec l'idée d'une création de nous-même par Dieu. De toute façon, je ne vois pas comment le réalisme de BERGSON pourrait faire autrement que reconnaître que nous ne sommes pas à l'origine de notre propre « courbure d'âme ». C'est pourquoi, la notion de *création de soi par soi* reste une notion *relative* et non absolue. Il est donc possible de lire BERGSON en disant que nous *participons* nous-même à ce que nous devenons par les choix que nous faisons. Plus ces choix sont proches de « cette courbure d'âme originelle » plus nous sommes libres.

Cependant, la réaction de Jacques MARITAIN ne nous est pas inutile quand nous voyons qu'il existe aujourd'hui des ingénieurs et des scientifiques qui envisagent la transformation de l'homme pour qu'il devienne un humain amélioré, un « H+ » [10].

Je crains que l'admiration renaissante que certains philosophes ont pour BERGSON en ce début de XXI^{ème} siècle, ne soit influencé par ce courant

8. Évolution Créatrice, p. 7.

9. Évolution Créatrice, p. 5.

10. Je pense évidemment au thèse des libertariens et entre autre à celles de Ray KURZWEIL.

trans-humaniste. Il faut dire que la fin de son dernier livre, *Les deux sources de la morale et de la religion*, se termine avec des accents étranges pour les oreilles d'un chrétien :

> « L'humanité gémit, à demi écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits. Elle ne sait pas assez que son avenir dépend d'elle. À elle de se demander ensuite si elle veut continuer à vivre. À elle de se demander ensuite si elle veut vivre seulement, ou fournir en outre l'effort nécessaire pour que s'accomplisse, jusque sur notre planète réfractaire, la fonction essentielle de l'univers, qui est une machine à faire des dieux. »

« Une machine à faire des dieux. » Il est étrange de retrouver cette phrase dans la bouche d'un philosophe d'origine juive : aurait-il oublier la mise en garde des textes sacrés que son peuple nous a transmis douloureusement dans l'histoire ? « Eritis sicut dii ! » est une phrase qui annonce en effet dans le livre de la Genèse que céder à cette tentation, entraîne les plus sombres malheurs de l'humanité : la sortie du paradis, le meurtre d'Abel par Caïn, et finalement le Déluge. Mais qui écoute avec sérieux aujourd'hui les mises en garde symboliques de ces anciens écrivains juifs ? Si des penseurs d'origines juives ne les écoutent même plus, qui va les écouter ? Les écouterez-vous ? Ou vous mettrez-vous dans les bras de ces nouvelles machine à faire des dieux ?